

cité de la musique

Jean-Philippe Billarant
président du conseil d'administration

Brigitte Marger
directeur général

la musique vivante des ancêtres

Madagascar est un immense défi à l'histoire et à la géographie... À la géographie car la « Grande Île » (quatrième du monde en surface, égale à la France plus le Benelux) est un vrai « sixième continent », sur lequel 80% des espèces animales et végétales n'existent nulle part ailleurs.

À l'histoire car l'Île Rouge (ainsi nommée d'après la couleur de sa terre) était encore déserte il y a à peine 2000 ans. Aujourd'hui, sa population (15 millions) est l'une des plus jeunes et métissées de toute l'humanité.

La civilisation malgache reflète cette double singularité par un attachement viscéral à cette île aussi étrange qu'une autre planète, où ont si récemment débarqué, pour s'y mêler, des peuples tellement différents : Indonésiens d'abord, puis Malais, Arabes, Africains, Européens, Indiens, Chinois...

Madagascar a absorbé ces cultures, faisant de leur digestion le ferment de son identité. Mais contrairement au Brésil ou aux États-Unis, autres terres d'immigration sans retour, l'île a su développer sa propre langue, rameau ancien du groupe « malayo-polynésien ». Les « 18 peuples » de Madagascar correspondent moins à des ethnies homogènes qu'aux dynasties pré-coloniales, unifiées vers 1820 sous la tutelle du royaume Mérimina des Hauts-Plateaux, autour de la capitale Antananarivo.

Malgré l'évangélisation, la colonisation française (1896-1960) a eu très peu d'effets sur ce qui reste le fondement de la civilisation malgache : le culte des ancêtres. C'est sans doute pourquoi la musique malgache ignore toutes les vaines contradictions entre identités ethniques et ouverture au monde, entre modernité et tradition.

À Madagascar, même le plus avant-gardiste des musiciens ne joue rien d'autre que l'héritage assumé des ancêtres – pas seulement les siens, ceux de toute l'humanité. La majeure partie de l'activité musicale reste liée aux cérémonies de ce que le *vahaza* (l'étranger) a baptisé, par un contresens bizarre, « culte des morts », alors qu'il s'agit d'une célébration de la vie humaine dans son éternité. Quel autre peuple exhume ses ancêtres pour les faire danser sur ses épaules, et les appelle à posséder leurs descendants au son de ses musiques ?

Le nouveau linceul dont on rhabille affectueusement les chers disparus est avant tout musical. La transe qui s'empare de tout un chacun lors de la visite d'un ancêtre est le paroxysme d'une pratique musicienne.

Musiciens, tous les Malgaches le sont, dans la mesure où chacun est tenu dès l'enfance de participer, ne fût-ce que par le chant et les claquements de mains, à ces rituels de communication avec les ancêtres. Quant aux nombreux « professionnels », ils ne le sont en général que par tradition familiale et à temps partiel : la misère qui sévit dans ce pays aux richesses immenses mais mal exploitées, le fléau du piratage (plus de 80% des cassettes vendues sur place) et la concurrence

qui régit l'emploi dans les rares lieux de musique vivante font que la plupart des musiciens restent des « artistes-paysans », convertissant au jour le jour leurs maigres cachets en rizières et troupeaux de zébus.

Leur condition commence à évoluer grâce au retour timide de la croissance économique et du tourisme, ainsi qu'à l'intérêt croissant des acteurs de la *world music* pour la diversité et la vitalité du patrimoine malgache. Hélas, les dizaines de disques compacts édités à l'étranger sont pratiquement introuvables sur place, où de toute façon le prix d'un lecteur de CD est à peine inférieur au revenu annuel moyen. Cette mondialisation à sens unique est le plus grave danger qui menace la musique malgache : de mieux en mieux reconnue à l'extérieur, elle est menacée sur place par un raz-de-marée de « variétés internationales » diffusées illégalement par les radios et les marchands de « cassettes pirates ».

Madagascar reste pourtant un paradis musical, d'abord grâce à la splendeur de ses polyphonies vocales et à la richesse d'un instrumentarium absolument original. La cithare sur tube de bambou *valiha* est devenue le deuxième emblème du pays après l'arbre du voyageur, et on peut lui promettre un succès mondial comparable à ceux du *djembe* mandingue ou du *didjeridou* des aborigènes australiens.

Mais bien plus encore que la diversité des instruments et des styles, c'est la liberté et la personnalité des artistes qui font l'originalité des musiques malgaches. La plupart des musiciens sont capables de chanter et de jouer de nombreux instruments dans les contextes les plus divers, mais ils sont aussi acteurs, chanteurs, danseurs, dramaturges, et poètes avant tout.

Ils sont, en fait, les héritiers privilégiés de *tous* leurs ancêtres...

Gérald Arnaud

en collaboration avec le festival Musiques Métisses d'Angoulême

mercredi

7 novembre - 15h

jeudi

8 novembre - 9h30

et 14h30

amphithéâtre du musée

autour de la valiha

Germain Randrianarisoa dit « Rajery », valiha, chant

Jean-Charles Razanakoto, guitare, chant

Raymond Rakotoarisoa, percussions, chant

Olivier Andriamampianina dit « Toty », basse

spectacle pour les jeunes

à partir de 6 ans

Rajery (auteur, compositeur et chanteur) joue comme personne de la *valiha*, l'instrument traditionnel le plus utilisé dans l'île de Madagascar. Ce musicien se nourrit des différentes traditions musicales des six régions de l'Île rouge. Ses chansons, écrites dans la langue du pays, parlent de feux de brousse, de voleurs de zébus, de conteurs traditionnels ou de sévices infligés à la terre de Madagascar. Handicapé de la main droite dès son plus jeune âge, Rajery a su, grâce à son énergie, à sa volonté et à la « force magique de la musique », inventer un style complètement original. Dépouillée, mélancolique, tendre, ironique, intense, d'une extrême poésie, la musique de Rajery s'éloigne des rivages de son île pour toucher à l'universel.

durée : 50 minutes

l'école buissonnière d'un génie sans maître

En musique, on croit souvent que les anciens « bons élèves » sont les meilleurs des « maîtres ». Or c'est souvent tout le contraire. Pour l'autodidacte (en grec « disciple de soi-même »), l'art d'enseigner s'est confondu depuis toujours avec celui d'apprendre, et sa pédagogie est aussi naturelle que le simple fait de rêver à sa propre enfance...

Comme tous les génies autodidactes, Germain Randrianarisoa (dit « Rajery ») détient ce secret magistral auquel il consacre une bonne part de sa vie. Le rez-de-chaussée de sa minuscule maison d'Antananarivo est divisé en deux : la première pièce est un vrai capharnaüm rempli d'instruments qu'il fabrique et d'enfants qui en jouent dans une totale liberté ; la seconde ressemble à une vieille classe de maternelle, avec ses bancs et ses pupitres vermoulus. C'est là que Rajery enseigne à sa façon la musique et l'art de la cithare *valiha* – qui ne consiste pas seulement à en jouer mais aussi à la fabriquer...

Car à Madagascar comme en Afrique ou en Asie – en fait, partout ailleurs que dans notre petit monde industriel trop riche pour être vraiment musicien –, l'art de jouer d'un instrument demeure indissociable du talent qui a permis d'en être le « facteur ».

À Madagascar, il n'y a pas deux instruments qui se ressemblent. Même les accordéons et les guitares importés sont tellement rafistolés et trafiqués qu'ils en deviennent aussi personnels que les instruments traditionnels.

Parmi les enfants, Rajery retrouve son enfance qui fut d'abord une tragédie : cet accident mystérieux qui l'a privé des doigts de sa main droite. Formidable leçon d'espoir d'un de ces handicapés-virtuoses pour qui Prokofiev et Ravel composèrent des chefs-d'œuvre !

G. A.

vendredi 9
et samedi
10 novembre - 19h
rue musicale

animation

théâtre et opéra *hira gasy*

troupe Tarika Ramilison Fenoarivo :
Jeanne Bernard Andoniaina,
Josiane Ninah Hanitralalao, Manitrarivo
Rakotoarinala, Armand Rakotonandrasana,
Clément Rakotonandrasana,
Jean Pierre Rakotonoely,
Jean Honoré Ramaroisandratana,
Perline Razafiarisoa,
Marie Honorine Razanamalala, chant, danse
Joachim Rafalison, Olonirina Ernest
Rakotomalala, chant, danse, tambour
Antoine Rakotondravony, violon, chant
Zeze Alain Ramiliarison, Rasamimanana,
 chant, danse, trompette
Fenoarivo Ramilison, *kabary*, chant, danse
Jean Felix Edson Ranaivoarison, danse,
 chant, tambour

durée : 1 heure

hira gasy, opéra paysan

Quels que soient le lieu et l'occasion, il suffit d'assister à une représentation *hira gasy* (littéralement « art de Madagascar », prononcer « hira gass ») pour comprendre à quel point ces deux mots riment avec *malagasy* (« malgache »). Né à peu près à la même époque (il y a 500 ans), le *hira gasy* est à Madagascar ce que la *commedia dell'arte* et l'opéra ont été pour l'Italie et toute l'Europe... sauf qu'il s'agit d'un art encore très populaire et vivant à l'aube du III^e millénaire !

Il existe plus de quatre-vingts troupes de *hira gasy*, chacune comptant une trentaine de membres, les *mpihira gasy* (acteurs, chanteurs, danseurs et musiciens) qui sont presque tous des paysans « illetterés ». Ils se produisent lors des cérémonies du culte des ancêtres (aucune ne saurait se passer de leur présence) mais aussi lors de toutes les grandes fêtes familiales et régionales, les rassemblements politiques et, de plus en plus souvent, à la demande des opérateurs touristiques...

Quel qu'en soit le motif, une représentation de *hira gasy* attire des centaines, voire des milliers de spectateurs de toutes générations. La rencontre s'organise en cercles concentriques : au milieu, assis mais très mobiles, les musiciens, jouant exclusivement des instruments d'origine européenne (accordéon, clarinettes, tambours sur cadres, trompettes et violons) ; autour d'eux évoluent les chanteurs et danseurs, hommes et femmes séparés, qui se croisent ou se font face, tournant en ronde toujours dans le sens contraire des aiguilles d'une montre (« car le temps appartient aux ancêtres, pas aux vivants », explique Ramilison) ; les hommes sont habillés comme des officiers du Premier Empire mais coiffés de chapeaux de paille alors que les femmes portent de magnifiques robes à volants : une élégance savamment codifiée pour magnifier le moindre geste de leurs danses. Autour d'eux, le public s'est agglutiné, formant une couronne compacte, bourdonnante, captive et extraordinairement réactive.

On comprend comment cet « opéra méridional », adopté

par toutes les autres ethnies, est vraiment devenu « l'art de Madagascar ». Il a d'ailleurs été officialisé comme tel à la fin du XVIII^e siècle par le roi Andrianampoinimerina, pour contribuer à sa propagande. Puis, sous la colonisation et jusqu'à nos jours, il est devenu plus critique, frondeur et parfois même subversif.

le déroulement
de l'opéra

Le *hira gasy* débute par une entrée en scène qui est un splendide ballet, strictement chorégraphié. Puis l'orateur (en général le doyen de la troupe) entame un long discours (le *kabary*) scandé un peu comme un *rap*. Il parle pêle-mêle de la colonisation, de la création, de la déforestation, de l'infidélité, de la mondialisation, du sida...

Suit le chant principal, interprété par toute la troupe *cappella*, mais ponctué de solos et de « riffs » instrumentaux. Selon la belle définition de Louis Raivomanana, « l'essentiel étant de jouer librement, les musiciens du *hira gasy* improvisent inconsciemment, comme des faucons qui remontent le vent ». Puis les danseurs se déchaînent de la même façon, multipliant les figures acrobatiques et parodiques (imitations d'insectes, d'oiseaux, de personnages infirmes ou ridicules...). Une polyphonie instrumentale se superpose à la polyphonie vocale, cuivres et tambours évoquant tour à tour les *coblas* catalanes et les *brass bands* de la Nouvelle-Orléans. Enfin la troupe s'apaise pour interpréter ces « chants de tradition » dont la densité surréaliste émerveilla Jean Paulhan, qui fit l'effort d'apprendre le malgache pour traduire magnifiquement en français les textes du *hain-teny* (poésie en prose).

entre poésie
et mémoire

Le *hira gasy* est pure poésie : aucune logique vulgaire n'altère ce discours aussi conservateur que délirant, brassant, dans une improvisation échevelée, vieux proverbes, leçons du quotidien et visions fulgurantes. En style direct, le *mpihira gasy* ne cesse d'interpeller le public, mais aussi ses collègues et ses ancêtres, dans un langage plein d'humour et sou-

vent très cru. Chaque année, la troupe apporte de nouvelles chansons, conçues ou discutées collectivement. Les meilleures sont consignées dans des cahiers manuscrits, patrimoine précieux mais très fragile dont on ferait bien de se soucier enfin, car c'est toute la mémoire malgache, menacée par l'humidité, les souris et les termites !

Musicalement, le *hira gasy* est un pur émerveillement : chants et instruments s'y mêlent avec une délicatesse, une frénésie, une grâce et une précision qui en font probablement le dernier des opéras baroques. Les tambours y jouent un rôle essentiel : plutôt que d'assurer un *continuum* rythmique, ils ponctuent et soulignent avec légèreté (un peu comme les timbales des orchestres symphoniques) les inflexions des voix et des instruments mélodiques.

Spectacle total, mais totalement musical, le *hira gasy* rassemble toutes les composantes de la culture malgache. Dans le monde actuel, c'est l'un des très rares spectacles musicaux traditionnels qui ne soit pas encore « folklorisé », qui continue d'évoluer et de passionner toutes les générations d'un pays dont il est la mémoire vive.

G. A.

vendredi

9 novembre - 20h

salle des concerts

concert

hommage au maître de la flûte sodina Rakoto Frah**Germain Randrianarisoa dit « Rajery »**, *valiha*
Patrice Henri Ratsimbazafy, flûte *sodina*

durée : 20 minutes

théâtre et opéra hira gasy (voir texte p. 9)**troupe Tarika Ramilison Fenoarivo :****Jeanne Bernard Andoniaina, Josiane Ninah Hanitralalao, Manitrarivo Rakotoarinala, Armand Rakotonandrasana, Clément Rakotonandrasana, Jean Pierre Rakotonoely, Jean Honoré Ramaroisandrata, Perline Razafiarisoa, Marie Honorine Razanamalala,** chant, danse**Joachim Rafalison, Olonirina Ernest Rakotomalala, Jean Felix Edson Ranaivoarison,** chant, danse, tambour
Antoine Rakotondravony, violon, chant
Zeze Alain Ramiliarison, Rasamimanana, chant, danse, trompette
Fenoarivo Ramilison, *kabary*, chant, danse

durée : 1 heure

entracte

salegy, musique populaire du Nord de l'île**groupe Jaojoby :****Eusèbe Jaojoby, Claudine Zafinera, Joseph Mahadiny,** chant
Bruno Jean Camara, basse
Paul-Martin Andriamaro, clavier
Augustin Radaonandrasana, batterie
Elie Lucas Jaojoby, Jeannot, guitare
Roseliane Vavy, Eusebia Fatoma, chœurs, danse

durée : 1 heure

durée du concert (entracte compris) : 2 heures 40

Rajery**Misahotra ny akama**E misahotra ny akama (bis)
Misavoritaka ny iray tanana
Fa tsy ara-d lana ny fahasalamana
Mitaketriketrika re ny ati-doha
Fa ny fahavalo no lasa eo aloha
Manadala hoy aho
Mihazakazaka ny vidim-piaianana
Mamely mafy tsy azo hitarainana
Ny politika dia manao ny ataony
Mividy vahoaka no fomba fanaony
Manahirana mampisahotakaE misahotaka ny akama (bis)
Mandroba ny dahalo etsy sy eroa
Toa mampahory, mandratra ny fo
Tsy ahitana fanafany na fanafody
Satria tena rafitra tsy laitra'ody e
Tena marina
Amboary ny saina mihonona ny fo
Ny fahasalamana tandremo ihany koa
Zavatra kely dia simba ny saina
Mahaiza mamindra fa sao dia mangaina

E misahotaka ny akama

chanson extraite de l'album *Fanamby*
(Label Bleu-Indigo / Harmonia Mundi 2001)**Rajery****Tumulte au sein de la troupe**Eh ! Tumulte au sein de la troupe !
Tumulte dans tout le village.
Les maladies rongent la ville
Les inquiétudes envahissent l'esprit
Voici bien en vue les hors-la-loi,
Semant le trouble en soi...
De plus en plus chère devient la vie
De plus en plus dure
Et les politiques qui en profitent
Corrompant les gens, achetant le peuple !
Je ne sais que dire, que penser : trouble !Eh ! Tumulte au sein de la troupe !
Ici et là sévissent les *dahalos* (*)
Terrorisant et blessant le cœur,
Semblant invincibles, invulnérables,
Ne craignant aucun sort, aucun destin
Eh ! Je vous le dis en vérité !
Résignation à l'esprit, au cœur,
Toute l'attention à la santé,
Un rien peut détruire notre raison
Nos pas à poser hors de toute désillusion...

Eh ! Tumulte au sein de la troupe !

(*) Voleur de zébus. Cette forme de délinquance traditionnelle a pris ces dernières années l'allure d'un véritable fléau national.

Jaojoby**Un faible pour les filles**

Lehilahy resim-bavy, zalahaby e, koroena-
reo, Oiô, oio
Oa Jao e
Oe Jao o
Tsy mahajao anao e

I Adama nitaritaritin'i Eva
Tafihinina ilay voankazo voarara
Voaroaka niala tan-tany meva
Nidirin-jaly nitomoany sy nibarara

Tsy nahaAdama izy e
Mariny e tsy nahaAdama izy e
Nalemy i ngiahy nalavom-bavy
Tsy diny baka ilay voankazo ô
Nahazo jery izikoa mahazo o

Oa Jao e
Oa Jao e
Tsy naha Jao anao e
Ia e tsinjahan'i Mboty
Tsy diny maso ny zaka tsara
Ilay paoma namira-mena e
Ilay folera mahafatifaty ô
Ilay gitara mampitihitendry e

Ino ny mahavery jery anareo amy zeny
Tsy dininareo mahita zaka tsara
Aro lahaby e mba mangalà jery e
Atsika drakoaby mahaiza mipetraka

Oa Jao ê, mangina anao e

Jaojoby**Un faible pour les filles**

Homme vaincu par la femme, les gars,
Huez-le !
Eh, Jao !
Eh, Jao !
C'est plus fort que Jao...

Adam entraîné par Ève
A fini par manger le fruit interdit
Chassé de l'endroit merveilleux
Connu la souffrance, les pleurs et les cris

C'était plus fort que lui,
C'est vrai, c'était plus fort que lui.
Faible, il est tombé par la femme,
Il n'a pas résisté au fruit,
Il s'est ressaisi une fois qu'il l'a eu.

Eh, Jao !
Eh, Jao !
C'était plus fort que toi...
Quand Mboty danse,
Les yeux ne résistent pas à la beauté,
La pomme était rouge luisante,
La fleur est séduisante,
La guitare donne envie de jouer.

Qu'est-ce qui vous rend fous ?
Vous ne résistez pas quand vous voyez la beauté...
Eh, les gars, ressaisissez-vous !
Et nous, les filles, sachons rester tranquilles !

Eh, Jao ferme-là !

hommage au maître**de la flûte****Rakoto Frah**

Philibert Rabezaosa Rakoto, dit « Rakoto Frah », est mort six semaines avant ce concert qui eût fait de lui, pour la première fois, l'invité d'honneur d'un festival français. Il avait, selon les sources, entre 75 et 80 ans... et d'innombrables petits-enfants à qui il a enseigné l'instrument dont il était le roi : la flûte *sodina*.

Dérivé de l'indonésien *suling*, ce terme générique désigne en principe toutes sortes de flûtes, et il se retrouve avec bien des variantes dans tous les dialectes du malgache. Mais le modèle dominant qui s'est imposé à toute l'île est une flûte droite à six trous, dont le musicologue Curt Sachs démontra que les canons métriques sont ceux du *ney* arabe. Elle semble d'ailleurs liée historiquement à la pénétration musulmane : dans le Sud et le Sud-Ouest sous sa forme courte (*sody* ou *soly*) qui exige une extrême virtuosité ; et sous sa forme longue (*antsodina*) dans l'ancien royaume islamisé des Sakalava, qui domina les régions côtières de l'Ouest et du Nord, mais aussi une partie des Mérima du Centre, l'ethnie à laquelle appartenait Rakoto Frah... (voir carte p. 4).

Traditionnellement, la *sodina* est taillée dans une tige de bambou ou de roseau. Mais, comme en Afrique, le musicien traditionnel, facteur souverain de ses instruments, préfère souvent des matériaux modernes qu'il juge plus contrôlables et résistants (comme l'aluminium ou le plastique).

La *sodina* est presque toujours jouée en trios accompagnés des mêmes tambours de type « militaire » que l'on entend dans les spectacles de *hira gasy*. Très mobiles, ces ensembles de plein air animent les fêtes de circoncision, les funérailles et surtout les *famadihanas*. Ce fut jusqu'au bout la principale activité de Rakoto Frah, mort aussi célèbre que pauvre, musicien au destin exceptionnel : fils d'un chanteur à la cour royale d'Imérina, enfant-prodige, chef d'orchestre à dix ans, il est devenu une star dans l'ombre de De Gaulle, lui disputant la vedette lors de sa grande « tournée malgache » de 1958, annonce de l'indépendance. Depuis, aucune fête familiale ou natio-

nale, aucun événement officiel, aucun rassemblement politique ne peut se passer de *sodina* !

En même temps, Rakoto Frah a imposé la *sodina* en tant qu'instrument soliste et « concertant ». Il lui a même donné un visage : c'est probablement le seul musicien traditionnel dont le portrait ait jamais figuré sur les billets de banque de son pays !

Humble, intelligent, jovial, d'une sagesse qui forçait l'admiration de tous, Rakoto Frah était l'archétype du *mpilalao* moderne, l'artiste populaire qui enrichit la tradition de sa propre expérience. Il faisait corps avec sa flûte à tel point que sa voix en épousait les inflexions lorsqu'il disait, peu de temps avant sa disparition :

« *Mes enfants rigolent lorsque je leur dis : moi, quand j'aurai fermé les yeux, je veux encore entendre une flûte pour quitter ma maison et aller jusqu'à ma dernière demeure. C'est surtout ça que je veux apprendre à mes élèves : j'ai vu bien des pays, connu beaucoup de musiciens, mais personne n'est jamais revenu de l'au-delà... Alors mieux vaut partir comme ceux qui nous ont précédés. Laissons vivre les vivants et fêtons la mort dans la joie !* »

salegy, musique populaire du Nord de l'île

Musique de danse joyeuse sur un rythme en 6/8 ou 12/8 ultra-syncope et sautillant, le *salegy* est aujourd'hui le genre moderne le plus apprécié dans toute la Grande Île. Ce sont les guitaristes électriques qui lui ont donné sa forme actuelle, développant à partir de la fin des années 1960 un style tout en boucles et volutes cristallines, inspiré du jeu de la *valiha* mais aussi du *benga* kenyan et du *soukous* congolais – dans le Nord-Ouest, berceau du *salegy*, on capte sans difficulté les radios de l'Afrique orientale. Le *folaky*, ce solo de guitare accéléré du *salegy* sur lequel se déchaînent les danseurs malgaches, ressemble à s'y méprendre au *sebene* qui endiable ceux de Kinshasa... Cependant, au-delà de ses emprunts exotiques, la singularité, « la malgachité » du *salegy* moderne est flagrante dès la première écoute. Ses interprètes, comme Jaojoby, insistent d'ailleurs tous

sur sa longue « préhistoire » qu'ils font remonter jusqu'au XIII^e siècle, à l'épopée des Sakalava, ce « peuple des vallées » qui débarqua au Sud-Est, essaima au Sud-Ouest puis peupla toute la côte occidentale jusqu'au Nord-Ouest.

C'est précisément du nord-ouest qu'est originaire Eusèbe Jaojoby, le plus célèbre des chanteurs de *salegy*. Selon lui le mot, d'origine indonésienne, était déjà utilisé au temps de son enfance par les accordéonistes, et le genre dérive de l'*antsa*, chant accompagné d'un tambour que les Sakalava interprètent surtout lors du rituel d'exorcisme *bilo*. Mais il a aussi une parenté rythmique évidente avec des styles venus de régions éloignées, comme le *basasa* (plus lent) des Betsimisaraka de l'Est... et au-delà, avec le *sega* maurilien.

Un peu partout à Madagascar, on observe le même goût pour une polyrythmie « flottante » qui hybride le binaire et le ternaire en une sorte de tourbillon ascendant : à cet égard, il faut rappeler qu'il s'agit de musique de danse, où la chorégraphie peut donc prévaloir alternativement sur le contenu purement musical. C'est pourquoi le *salegy* nous semble si proche d'une musique aussi différente et éloignée que le *bikutsi* camerounais.

Musique avant tout instrumentale (jouée jadis à l'accordéon ou au luth *kabosy*), le *salegy* n'a pu s'imposer comme un phénomène national que lorsque des chanteurs s'en sont emparés dans les années 1970. L'apport de Jaojoby a été déterminant : chanteur autodidacte doté d'une voix de ténor incandescente, il l'a longuement aguerrie par l'interprétation des maîtres de la *soul* (Otis Redding, Percy Sledge et surtout James Brown) avant de se consacrer entièrement au *salegy*. Même s'il se définit lui-même comme un « instrumentiste frustré », Jaojoby est en tout cas un remarquable chef d'orchestre, qui a imposé à un grand nombre de suiveurs sa vision originale d'un *salegy* électrique mais très enraciné.

G. A.

samedi

10 novembre - 16h30

dimanche

11 novembre - 15h

amphithéâtre du musée

concert

accordéon chromatique

durée : 35 minutes

groupe Kadiatse :**Jean de Dieu, Solony Rabemanantsoa**, accordéons**François Randrianantenaina**, chant, percussions**polyphonie et instruments traditionnels Antandroy**

durée : 40 minutes

groupe Vaovy :**Jean Gabin Fanovona**, chant**Chrysanthe Velomijoro**, guitare, *katsa***Solange Hajanirina**, chant**Mathieu Randriantenaina**, chant, percussions**Limbesoa Miharebara**, *marovany***Managnosike**, *lokanga***Brunette Haingoarilanto**, chant

concert sans entracte, durée : 1 heure 15

accordéon chromatique

Madagascar fut l'un des premiers pays extra-européens à adopter l'accordéon, peu de temps après son invention (Vienne, 1829). Introduit – on ne sait par qui ni comment – dans le royaume Mérina au cours des années 1830, il a été massivement importé dans les régions côtières par les Français au début du ^{xx}e siècle. Son succès a été tel que les Malgaches ont fini par oublier son origine européenne pour le considérer désormais comme l'un de leurs instruments traditionnels à l'instar des autres – pour la plupart originaires d'Afrique, d'Arabie ou d'Asie. Ils l'ont d'ailleurs rebaptisé de noms autochtones : *gorodora*, *akordogna*, *hararavo*, suivant les régions.

Mieux, ils en ont fait un instrument sacré, qui a pratiquement supplanté les cithares et surtout la flûte *sodina* (dont le phrasé continue d'inspirer les accordéonistes) dans les rituels de circoncision, de funérailles et de possession, notamment dans la *famadihana* (cérémonie d'exhumation des morts).

L'accordéon est partout considéré comme l'un des instruments dont la sonorité est la plus proche de la « voix des défunts ». La façon dont en jouent les Malgaches est d'ailleurs immédiatement identifiable par son étrange qualité « vocale », qui le rapproche curieusement des orgues à bouche asiatiques dont s'inspirèrent ses inventeurs.

Si l'accordéon chromatique à clavier a ses défenseurs (il a été remis à la mode par le célèbre virtuose Régis Gizavo), les Malgaches lui préfèrent traditionnellement le modèle diatonique (à boutons), dont la technique de jeu est très différente puisqu'il n'émet pas la même note selon que le soufflet est déployé ou refermé. Cet aller-retour permanent donne à son jeu une intensité rythmique, un caractère obsessionnel et frénétique.

La singularité de l'accordéon malgache (et africain) s'explique aussi, évidemment, par le fait qu'il s'agit presque toujours d'instruments anciens et dégradés : la rareté et le coût exorbitant des pièces détachées font de chaque accordéoniste un « deuxième fac-

teur », sans cesse obligé d'inventer des bricolages insensés pour réparer son instrument, ou de compenser ces déficiences par de nouvelles techniques de jeu...

Quelques boutons manquants ou inopérants n'ont jamais empêché un accordéoniste malgache de démontrer sa créativité, bien au contraire...

polyphonie et instruments traditionnels Antandroy

La polyphonie vocale a toujours été l'une des passions musicales des Malgaches. Les explorateurs portugais s'en émerveillaient déjà au ^{xvi}^e siècle ; au début du ^{xix}^e, les premiers missionnaires chrétiens (anglais et norvégiens) ont eu l'astuce d'exploiter cette prédisposition, et c'est grâce au chant choral que l'évangélisation a été très rapide, au moins sur les Hauts-Plateaux – où la polyphonie actuelle est nettement influencée par l'harmonisation à l'europpéenne... Ce n'est pas autant le cas dans le Sud, très pauvre et enclavé, où le chant, comme d'ailleurs le type physique de la population, dénote plutôt une forte empreinte africaine et arabe. Les Antandroy (« ceux du pays des épines ») occupent la partie la plus désertée de cette région. Les cactus qui en étaient la seule « richesse » ont été sinistrés par un parasite et désormais les Antandroy ont rebaptisé leur pays « la terre où l'eau se cache ». Beaucoup sont devenus des émigrés de l'intérieur, travaillant dans les villes comme manœuvres ou tireurs de pousse-pousse. Ils y forment des communautés très soudées, profondément attachées à leur culture et notamment à leur musique. Le genre vocal majeur des Antandroy (qu'ils partagent avec leurs voisins Antanosy et Mahafaly) est le *beko*, un chant de louanges très ornementé adressé aux ancêtres, surtout lors des cérémonies funèbres. Cette polyphonie à deux ou trois voix est l'œuvre de professionnels, les *mpibeko* qui chantent en général accroupis et serrés les uns contre les autres, en se bouchant à demi les oreilles pour mieux contrôler leur voix, un peu comme les chanteurs corses ou sardes. À la fois narratif et moraliste, le *beko* appelle à tirer

les leçons de l'expérience des ancêtres dans la vie quotidienne.

Les Antandroy usent de techniques vocales très singulières comme le *rimotsy*, une sorte de halètement rauque et syncopé qui a des équivalents en Éthiopie et au Soudan. Plusieurs musicologues ont comparé le timbre volontiers nasillard et la spontanéité expressionniste du *beko* aux formes anciennes du *negro spiritual*.

Généralement pratiqué *a cappella*, le *beko* peut aussi être accompagné par le luth *kabosy* (probablement d'origine arabe) et surtout le *lokanga*. Ce terme générique désigne des instruments à cordes très divers dans toute l'île. Le *lokanga* des Antandroy est une vièle à trois ou quatre cordes de métal – qui a remplacé le nylon et les fibres végétales –, avec une longue caisse en bois et un manche légèrement arqué. Une forme qui évoque celle des vièles du monde arabo-musulman (*rebab*, *kemantche*) bien que la position de jeu soit celle des violonistes européens.

Les Antandroy possèdent bien d'autres instruments (« xylophone sur jambes » des femmes, cithare *marovany* qu'ils ont empruntée aux Sakalava...) et genres musicaux : chants de possession, jeux vocaux très virtuoses des adolescents...

Le groupe Vaovy, qui a renoncé à l'instrumentation moderne de ses débuts, s'est entièrement consacré à la perpétuation évolutive de cet extraordinaire patrimoine.

G. A.

Vaovy

Androy tane mileven-drano

Androy tane mileven-drano
Fa le ty ampelae hoe Vano
Ginoke hoe akatsike
Mailo le mitorasike

Androy tane mileven-drano (bis)

Mahadaba ty tane toy malio ndaty le hoe
Tsipoy
Sandrake te le nisy rano
Namboragne tohadrano

Androy tane mileven-drano (bis)

Ty ondaty tsy misy borokaroka
Mone le zao ty rano le le hokaboka
Mahalatsa le le mahaveregne
Ty mandeha le mbe miheregne

Androy tane mileven-drano (bis)

Nareo Fanjakagne minday
Mike ry aba ty tane ay
Vazoho areo zahay
Fa le RANO ty palia ay
Androy tane mileven-drano (bis)

chanson extraite de l'album *Vamba*
(Label Bleu-Indigo / Harmonia Mundi 1998)

Vaovy

Androy, le pays où l'eau est sous la terre

Androy, le pays où l'eau est sous la terre
Mais ses femmes sont superbes
Comme des coquillages
Propres et d'une beauté resplendissante

Androy, le pays où l'eau est sous la terre (bis)

C'est étonnant ce pays :
Ses gens sont propres comme des perdrix
Quel bonheur s'il y avait de l'eau...
Des barrages furent construits.

Androy, le pays où l'eau est sous la terre (bis)

Tous les gens sont dynamiques
Et pourtant l'eau est un peu salée,
Ce qui est très surprenant :
Ceux qui partent reviennent toujours...

Androy, le pays où l'eau est sous la terre (bis)

Vous qui êtes au pouvoir,
Notre pays est sec.
Aidez-nous,
Nous ne voulons que l'EAU !
Androy, le pays où l'eau est sous la terre (bis)

samedi

10 novembre - 18h30

amphithéâtre du musée

rencontre

les chants d'une île

Patrick Labesse, journaliste, présentation
Victor Randrianary, ethnomusicologue
Christian Mousset, directeur du festival Musiques
Métisses d'Angoulême

à l'occasion de la parution d'un nouveau titre dans la
collection *Musiques du monde* (coédition cité de la
musique, Actes Sud) : **Madagascar, les chants d'une
île** par **Victor Randrianary**.

samedi
10 novembre - 20h
salle des concerts

les cordes malgaches

la côte Est

concert

groupe Daniel Tombo :
Daniel Tombo, *marovany*, chant
Clémence Tombo, chant, danse
Marcelline Vaviroa, chant, percussion

durée : 35 minutes

musiques des six provinces

groupe Rajery :
Rajery, *valiha*, chant
Jean-Charles Razanakoto, guitare, chant
Raymond Rakotoarisoa, percussions, chant
Olivier Andriamampianina « Toty », basse

durée : 35 minutes

entracte

musiques du Sud

groupe D'Gary :
D'Gary, guitare, chant
Irma Ratazina, chant, *katsa*
Xavier-Martial François, chant, percussions, *katsa*

durée : 35 minutes

durée du concert (entracte compris) : 2 heures

Daniel Tombo Teviala

Na dia nentin-drazana aza ny « tavy » sy ny « teviala », Aoka isika hitandrina amin'izay fa be loatra Ny zavaboary no simban'ny dorotanety... Mandoto rano, manimba lohasaha, manampoizina vahoaka, Mamono biby tsy manan-tsiny...Halan-janahary... Mitandrema zalahi e !...

extrait de l'album *Toamasina Sérénades*
(Buda Records / Universal 2001)

D'Gary Very ny bado

O ! Very ny bado.
Tsy hitany ny hombàny
Fe hainy ny hataony

O ! Very ny bado.
La vereveren-dreo.
Gadragadrain'iaby
Angalany vola.

O ! Very ny bado.
O ! Gby taratasy ?
Hafa gnan'azy !
O ! Stylo ?
Gny miava baibo !

Oum ! Oum ! Very ny bado ! (bis)
E ! E ! E ! Very ny bado !

chanson extraite de l'album *Akata Meso*
(Label Bleu-Indigo / Harmonia Mundi 2001)

Daniel Tombo Ancêtres

Il est vrai que nous tenons à la culture sur brûlis de nos ancêtres... C'est dans nos traditions, mais... C'est aussi un sacrilège à l'égard de Zahanary (Dieu) et de la Nature. Nous polluons l'eau, nous détruisons les vallées, Nous empoisonnons tout le monde Et nous tuons des animaux inoffensifs et sans défense... Réfléchissons !

D'Gary Ils ne savent plus

Ils ne savent plus, les illettrés,
Ils ne savent plus où aller !
Sûrs pourtant de leurs coutumes...

Oh ! Ils ne savent plus...
Abusés, égarés par certains...
Enfermés, emprisonnés...
Escroqués...

Oh ! Ils ne savent plus...
Leurs lettres ?
Ouvertes sur d'autres horizons !
Oh ! Leur plume ?
Cette bêche pour retourner la terre !

Oum ! Oum ! Ils ne savent plus ! (bis)
Eh ! Eh ! Eh ! Ils ne savent plus, les illettrés

musiques de la côte Est

À huit heures de route d'Antananarivo, Toamasina (Tamatave) est le grand port oriental de Madagascar et une ville très métissée où l'influence européenne s'est affirmée bien avant la colonisation française. Environnée de magnifiques forêts primaires, c'est aussi la capitale des Betsimisaraka, une ethnie très attachée à ses traditions ancestrales.

Chez les Betsimisaraka, la musique est surtout l'affaire des *mpihosokas* : Daniel Tombo et son épouse Marcelline appartiennent à ces familles de troubadours, chanteurs, conteurs et instrumentistes, qui ne forment pas pour autant une caste.

Encore très méconnue à l'étranger, leur musique s'est diffusée dans toute l'île à partir des années 1960 grâce au génial citharède Rakotozafy, qui bien que d'une ethnie voisine (les Sihanaka des rives du grand lac Alaotra) est considéré par les Betsimisaraka comme un des leurs. Rakotozafy est mort à la prison de Tamatave en 1968, un an après avoir tué involontairement son propre fils : il l'avait frappé violemment parce qu'il n'arrivait pas à tenir le rythme de son père qu'il accompagnait au hochet...

Dans la plupart des musiques malgaches, le hochet (*katsa*) est un instrument primordial et sacré, un médium rythmique entre les ancêtres et leurs interprètes.

Daniel Tombo est l'un des principaux disciples de Rakotozafy, qui inspire la plupart des joueurs actuels de *valiha marovany*. Cette cithare dérivée de la *valiha* tubulaire s'est imposée (sans doute au cours du XIX^e siècle chez les Sakalava) dans toutes les régions où ne pousse pas le bambou. Elle est faite d'une caisse parallélépipédique ou semi-cylindrique en bois ou en métal, avec une vingtaine de cordes réparties sur les deux faces perpendiculaires au musicien.

La *marovany* rivalise avec l'accordéon comme instrument soliste du *tromba* : elle convoque et fait danser les esprits qui prennent possession des patients dans ce rituel de guérison comparable au *vodun* béninois, au *voudou* haïtien ou à la *fila* des Gnaoua du Maghreb. Sauf que dans le *tromba* – mot qui désigne à la fois la

cérémonie et le patient – l'esprit qui possède ce dernier n'est pas un dieu ni même un génie mais un roi, une reine, un personnage de l'histoire ou de la légende malgache, pas forcément de la même ethnie. Ici la possession est à la fois le mal et sa thérapeutique ; à la suite d'un accident, d'une maladie mystérieuse ou d'un simple cauchemar, la famille fait appel à un devin qui décide s'il y a lieu d'organiser un *tromba*, cérémonie festive, complexe et onéreuse, ne fusse que par l'indispensable présence de nombreux musiciens.

Le jeu cyclique et hallucinogène de Daniel Tombo est indissociable de ce rituel auquel il participe depuis l'adolescence. On le ressentira forcément même dans le contexte « profane » de ce concert, au cours duquel son groupe familial réduit à l'essentiel (avec sa femme et sa fille comme choristes-danseuses-percussionnistes) interprète les deux genres favoris des Betsimisaraka : le *basesa* – danse festive et frénétique qui n'a rien à envier au *salegy* – et surtout le *jijy* – chant très mesuré, tour à tour louangeur et naratif dont les textes moralisants évoquent ceux du *hira gasy* des Hauts-Plateaux.

musiques des six provinces

Seul un musicien de génie peut oser proposer la synthèse de musiques aussi diverses. Plus qu'un virtuose singulier de la *valiha*, Rajery est l'artiste qui incarne et dépasse les traditions/contradictions pour faire de la musique malgache un art national et universel.

Depuis le XIX^e siècle, époque où le royaume Mérida des Hauts-Plateaux, imposa à toute l'île une hégémonie renforcée par la colonisation française, le débat sur le régionalisme a été au cœur de la vie politique malgache. L'incendie du palais royal d'Antananarivo (1995), crime culturel dont on ignore toujours les coupables, est considéré comme une vengeance contre ce centralisme. Trois ans après, un référendum divisera Madagascar en six provinces relativement autonomes. Les musiciens, comme toujours et partout, ont été très en avance sur les politiciens. De même que la langue malgache est comprise par tous malgré ses nombreux dialectes,

la musique malgache est depuis longtemps un modèle d'harmonie au-delà de sa diversité. La cithare *valiha* est désormais jouée dans toutes les régions.

Les Malgaches ont oublié depuis longtemps que cette cithare était jadis le symbole de la domination des Mérina et qu'elle était interdite aux esclaves ou à tout homme de peau foncée. À un missionnaire français du début du XIX^e siècle étonné de voir que tous les princes de la cour d'Antananarivo se laissaient pousser les ongles très longs, on expliqua que c'était « pour faire mieux sonner la *valiha* ».

À l'époque, l'instrument était par nature « idiocorde » : Rajery, citharède autodidacte d'origine Mérina, se fait un devoir de fabriquer et de jouer cette *valiha* ancestrale au son mat et feutré dont les cordes sont les fibres du bambou qui forme le résonateur. Mais il reconnaît à juste titre que la *valiha* actuelle, montée avec des cordes de guitare ou des câbles de frein de vélo, est devenue l'un des plus beaux cordophones modernes.

Outre son ergonomie (le va-et-vient des mains évoque celui d'un tisserand) la *valiha* tubulaire permet de faciles et rapides changements d'accordage. Rajery s'en sert très habilement pour diversifier à l'extrême son répertoire : conscient du fait que son instrument est devenu l'objet culte de Madagascar, il a l'ambition d'être le premier citharède maîtrisant toutes les musiques malgaches. Ses chansons (car il est aussi un merveilleux « chansonnier ») s'inspirent du répertoire *hira gasy* dont il adapte la rythmique vigoureuse aux délicates volutes de sa cithare, en y mêlant la polyphonie un peu policée des Mérina, mais aussi celle plus acide du Sud. Ce chant serein mais haletant, mélodieux mais parfois grinçant, est peut-être le reflet musical le plus lumineux du désarroi et des espoirs actuels de tout le peuple malgache.

musiques du Sud

Les Portugais ont « découvert » Madagascar en 1500 et leurs premiers « reportages » témoignent de leur admiration pour les musiciens malgaches. Comme sur les côtes africaines, la guitare a été leur plus bel héritage, sans doute précédée par le *kabosy*, luth dérivé du *oud*

arabe. Face aux cithares d'origine indonésienne, la guitare est restée la voix d'un Occident qui, à Madagascar, se confond aisément avec notre Proche-Orient... Il y a tout juste dix ans le label californien *Shanachie* enregistrait un étonnant CD intitulé simplement *Malagasy Guitar*. Il y avait eu auparavant d'excellents guitaristes malgaches modernes, mais selon leur vétéran « Bouboul », « chez nous les guitaristes copient les pianistes comme nos pianistes imitaient jadis les joueurs de *valiha* ».

Malagasy Guitar n'avait rien d'une anthologie de la guitare malgache : c'était l'œuvre d'un seul homme, médiocre chanteur mais instrumentiste de génie.

D'Gary est Bara et revendique son appartenance à cette ethnie du Sud dont la réputation est celle de vrais « cow-boys », champions parmi tous les pasteurs de Madagascar ; en même temps, ils sont (dit-on) les plus grands voleurs (de bétail) et les meilleurs musiciens – un peu comme en Europe les Tsiganes. D'Gary a grandi en ville, à Tulear, et sa musique, à l'origine, c'est le *tsapiky* : un rythme joué jadis à l'accordéon par les Masikoro, encore plus érotique et frénétique que le *salegy* du Nord avec lequel il s'est mêlé depuis, pour faire se déhancher les femmes. À dix-sept ans, D'Gary vit une expérience tragique et décisive : son père l'emmène au village de ses ancêtres, et il y meurt un mois après. D'Gary participe aux cérémonies funèbres du *havorila* : « La musique est joyeuse, on danse mais toutes les mélodies sont mélancoliques... En même temps, c'est un grand festival, avec plein de vraies stars totalement inconnues en ville. »

Dans les villages Bara, on entend encore les ensembles de sifflets *kololoky* et les femmes qui jouent du xylophone sur jambes. Tout cela inspire D'Gary, ni plus ni moins que les disques de Django, Benson, McLaughlin ou Santana. Depuis quelques mois, il expérimente un synthétiseur *Roland* dont il se sert avec une grande discrétion, préférant rester le pur artisan de la « guitare malgache ».

G. A.

samedi

10 novembre - 23h15

salle des concerts

soirée dansante

bal poussière**salegy, musique populaire du Nord de l'île****groupe Jaojoby :****Eusèbe Jaojoby, Claudine Zafinera,****Joseph Mahadiny,** chant**Bruno Jean Camara,** basse**Paul-Martin Andriamaro,** clavier**Augustin Radaonandrasana,** batterie**Elie Lucas Jaojoby, Jeannot,** guitares**Roseliane Vavy, Eusebia Fatoma,** chœurs, danse

durée de la soirée : 2 heures 45

bal poussière

L'expression ouest-africaine a été popularisée dans tout le « tiers-monde francophone » par le merveilleux film éponyme de l'Ivoirien Henri Duparc : le « bal poussière », c'est le conservatoire de musique et de danse des pauvres, le lieu où la ville vient communier dans la nostalgie du village, où les victimes de l'exode rural retrouvent le goût de la fête. La scène est partout la même : estrade de planches mal dégrossies, sono assourdissante et grésillante, clôture de bambous aiguisés et guérite minuscule gardées par des gros bras qui ne rigolent pas. Il y en a tellement pour qui un euro est une fortune ! Beaucoup ne mangeront pas demain, mais ils ont payé. Des centaines d'autres, surtout des enfants et des vieux, resteront toute la nuit agglutinés tout autour, régulièrement dispersés à coups de matraques mais bien décidés à ne pas perdre une seule note.

Même pour eux, le « bal poussière » reste un lieu privilégié. À Madagascar comme dans toute l'Afrique continentale, la plupart des boîtes de nuit – qui jusqu'aux années 1980 se faisaient un point d'honneur d'avoir au moins un orchestre-maison, ne sont plus que des discothèques. Au « bal poussière », on danse en temps réel, dans un rapport immédiat et réciproque avec des musiciens de chair et d'os. Danseurs et chanteurs (Jaojoby est un maître en la matière) n'hésitent pas à s'apostropher, souvent d'une façon très grivoise. Cet échange fait partie du *salegy*, qui rejoint en cela les jeux musicaux très populaires dans tout le pays.

D'autre part, le fait que le « bal poussière » se passe en plein air, souvent à la pleine lune – dont tous les Malgaches vous diront que ses cratères et crevasses forment l'image d'un citharède courbé sur sa *valiha* – lui donne un caractère sacré : n'est-ce pas sous la voûte céleste que se déroulent tous les rituels animistes, et donc l'essentiel de la vie musicale traditionnelle ?

Mais pourquoi « bal poussière » ? Parce qu'à Madagascar comme en Afrique continentale le meilleur danseur est celui qui danse le plus fort, qui se dépense sans compter, et qu'on remarque vite par le nuage

de poussière qui se lève autour de lui !
Jaojoby résume ainsi l'évolution du *salegy* : « Nos ancêtres chantaient *a cappella*, battaient des mains et frappaient le sol de leurs pieds le plus fort possible. Dans ces grandes fêtes à ciel ouvert, où il y a tant de bruit et de cris, les joueurs de *valiha* devenaient impuissants, on les entendait à peine. Alors ils ont été d'abord supplantés par les flûtes, les sifflets puis l'accordéon. Mais vous comprenez bien que quand vos instruments amplifiés sont arrivés, ils ont pris le pouvoir tout de suite.[...] On doit chanter le *salegy* comme un pasteur gronde ses zébus ; le guitariste doit s'inspirer des joueurs de *marovany* ; le joueur de claviers doit rester proche du son d'un vieil accordéon ; le bassiste doit recréer le rythme des tambours et le batteur celui des hochets et des claquements de mains...»

G. A.

dimanche

11 novembre - 16h30

salle des concerts

concert

ba gasy, musique des Hauts-Plateaux

groupe Feo-Gasy :

Jean-Colbert Ranaivoarison « Rakôly », Erick Manana, guitare, chant

Jean-Colbert Ranaivonirina, François-Daniel Rabeainirainy « Benny », chant

Bariliva Rasoavatsara, *valiha*

durée : 45 minutes

entracte

**accordéon et rythmes du Nord
(gôma, baejy, salegy)**

groupe Lego-Haja Madagascar :

Hasivelo Romeo Andriamandresy « Lego », accordéon, chant

Fenitranirina Ratovoharivony, basse

Hery Ludige Rakotomalala, *kabosy*

Félix, guitare solo

Olivier Rahasimanana, Francioli Rahasimanana « Dada », percussions

Laurent Razafindraibe « Lava », batterie

Maminaina Randriamamonjison, clavier

Haja Madagascar, guitare, chant

Hindy Maryse, Perle Ouadi Agneva, chant, danse

durée : 45 minutes

durée du concert (entracte compris) : 2 heures

**ba gasy,
musique des
Hauts-Plateaux**

La musique des Hautes-Terres a été la première et longtemps la seule connue en Occident, au point d'y être à tort considérée comme *la* musique malgache. La raison en est historique : la suprématie politique du royaume Mérimina et de la capitale Antananarivo concentraient sur cette région l'attention des visiteurs étrangers, aventuriers, commerçants, diplomates ou missionnaires. Ainsi, lorsque Paris invita et enregistra à l'occasion de ses Expositions Universelles des musiciens malgaches, ils étaient presque exclusivement d'ethnie Mérimina ou Betsileo. Cet intérêt musical était depuis longtemps réciproque. Les souverains du royaume d'Imerina, la reine Ranaivalona I (1828-1861) et surtout le roi Ramada II – qui lui succéda pour trois ans et composa les premières œuvres malgaches pour piano – s'enthousiasmèrent pour la musique européenne, encourageant la création de chorales, de fanfares et d'harmonies, d'écoles de musique et de salles de concert. Même dans ses plus anciens enregistrements (1900) la musique des Hauts-Plateaux dénote une assimilation harmonieuse du système occidental. Le style *ba gasy* – très lié au répertoire hybride du théâtre chanté et dansé *hira gasy* – reflète ce syncrétisme subtil, qui un siècle plus tard demeure très équilibré, évolutif et même résolument moderniste, mais jamais au détriment de l'esprit des musiques ancestrales. Selon Benny Rabenirainy, il s'agit à l'origine d'une musique de cour jouée au piano, adaptée à la cithare puis à la guitare. Le *mpilalao* ou *vako drazana* (artiste de folklore) ne refuse jamais les apports extérieurs en raison de leur exotisme, il les assume et les intègre librement, dans un échange dynamique avec ses partenaires et son public. À cet égard, on pourrait dire que le *ba gasy* a résolu depuis longtemps tous les problèmes d'identité que pose partout, aujourd'hui, le développement de la *world music*. Le groupe Feo-Gasy forme un pont solide entre le « folk » moderne et ce que le petit peuple de Tana appelle joliment *musique d'antan*.

G. A.

du 5 au 11 novembre
rue musicale

documentaires filmés

La Sodina
Camille Marchand, réalisation
Rakoto Fraha, musique originale

durée : 18 minutes

Rakoto Fraha était déjà de son vivant une légende à Madagascar. Cet illustre illettré a parcouru le monde et transmis son art aux enfants malgaches. Il leur a enseigné l'oreille et le souffle pour enchanter la *sodina*, ce petit bout de bambou, de métal ou de PVC, à six trous sans bec ni embouchure. Flûtiste, compositeur et chanteur, il joua un rôle social important auprès du peuple malgache en animant des cérémonies laïques et religieuses comme notamment le retournement des morts (*famadihana*). Sa musique, ses chansons, son charisme, son effigie sur les billets de banque, sa popularité l'ont consacré grand maître de la flûte malgache.

© Sacem/Grec, France, 1997

Madagascar, La Parole poème
Chronique de l'opéra paysan hira gasy
Didier Mauro, réalisation

avec **Tarika Ramilison Fenoarivo**

durée : 56 minutes

À Madagascar, l'art édifié par le peuple entretient une relation profonde avec la mort ; et la vie socioculturelle, l'affectivité, l'organisation du monde intègrent une relation forte avec les *razana*, les ancêtres venus principalement d'Asie du Nord-Est, à une période incertaine que l'on situe au début du premier millénaire de l'ère actuelle. Les *mpihira gasy* perpétuent depuis plus de cinq siècles une expression unique au monde, qui s'apparente pour partie au théâtre ainsi qu'à l'opéra. Ils véhiculent la religion des ancêtres dans les textes de leurs chansons, dans les *tromba* et les rituels cérémoniels d'inauguration d'une nouvelle œuvre ou d'une scène, et aussi dans leurs *kabary*. Leur art est un art populaire, un art de classe, car tous sont paysans autant qu'artistes, autodidactes, pauvres, solidaires. Le public est d'abord composé des rizi-

culteurs et éleveurs des campagnes malgaches (où vivent plus de 85% de la population) , et aussi des travailleurs de l'économie informelle, des habitants des quartiers pauvres des villes. Leur scène est avant tout la terre malgache, rouge, sombre, au centre des rizières. L'espace scénique est défini par le cercle emblématique que forme le peuple dont ils sont issus, assis autour d'eux.

© Orchidées, France, 1997

Daldalira

Mémoire des Antalana

Luc Bongrand, réalisation

Victor Randrianary, direction artistique

durée : 26 minutes

Parmi les dix-huit ethnies officielles que compte Madagascar, les Antalana – littéralement « ceux de la forêt » – sont très minoritaires. Ils vivent sur les contreforts sud des Hauts-Plateaux. En symbiose avec la forêt, ils y puisent nourriture, plantes médicinales, matériaux et espèces de bambou pour fabriquer leurs instruments de musique. Comme partout à Madagascar où 300 000 hectares d'arbres sont détruits chaque année, la forêt, espace vital des Antalana, rétrécit chaque jour. Certaines espèces de bambou surexploitées se raréfient, menaçant l'existence d'instruments dont ils sont la matière première. Il en est de même des cérémonies que ces instruments servent. Fragile et menacée, la culture Antalana a jusqu'à aujourd'hui su néanmoins préserver quelques pratiques disparues partout ailleurs sur l'île. Daldalira, un vieux maître de musique, nous guide dans l'univers musical particulièrement riche des Antalana.

© Service du Film de Recherche Scientifique (SFRS), France, 2000

glossaire

ampongabé

grosse caisse d'origine européenne

antsa

chant traditionnel accompagné au tambour des Sakalava (côte Ouest)

antsiva

conque marine

atanatra

xylophone sur jambes, instrument féminin du Sud-Ouest

ba gasy

polyphonie vocale des Mérina (Hauts-Plateaux)

basesa

musique de danse des Betsimisaraka (côte Est)

beko

polyphonie vocale des Antandroy (Sud)

bilô

rituel d'exorcisme

dihin'ny ntaolo

(« danses des ancêtres ») terme désignant les musiques traditionnelles

fady

interdit, tabou

famadihana

fête cérémonielle et musicale au cours

de laquelle on exhume les morts pour les faire danser et changer leur linceul

galeha

danse de couple chantée des Antandroy

gorodao ou **gorodora**

accordéon

hazolahy

tambour sur cône à deux peaux

hira gasy

théâtre chanté et dansé des Mérina et des Betsileo, aujourd'hui populaire dans toute l'île

iokanga

désigne des cordophones très divers, notamment le *iokanga voatavo*, vièle à trois ou quatre cordes des ethnies du Sud

jejy lava

arc musical à résonateur dealebasse

jejy voatavo

cithare sur bâton ou sur planche

jijy

chant moraliste de la côte Est

kabary

discours improvisé en vers libres

kabiry

hautbois d'origine arabe (Nord-Ouest)

kabosy

désigne le luth malgache, de formes très diverses, sans doute d'origine arabe

kagnaky

jeu vocal des Sakalava

katsa

hochet généralement fait d'une boîte de conserve ou d'un tube de bambou rempli de graines

kolondoy

chant cérémoniel des Sakalava

malesa

musique de danse moderne de la région de Majunga (Nord-Ouest)

marovany

cithare sur caisse

morengy

boîte traditionnelle accompagnée de percussions (Ouest)

mpilalao ("amuseur")

artiste de folklore

rango

chant responsorial exécuté au cours des travaux champêtres (Nord-Ouest)

rebiky

danse rituelle en duo commémorant les guerres chez les Sakalava

rimotsy

halètement sonore utilisé dans le chant des Antandroy (Sud)

ringa

lutte traditionnelle accompagnée par des tambours (Sud)

salegy

rythme des Sakalava du Nord devenu la musique de danse moderne la plus populaire de l'île

sodina

flûte

tarika

groupe, orchestre

tromba

rituel de guérison où le patient (nommé lui-même *tromba*) est possédé par un ancêtre jusqu'à la transe

tsapiky

musique de danse moderne de la région de Tuléar (Sud-Ouest), d'origine Bara, Masikoro et Vezo

vahaza

étranger

vako-drazana

artiste traditionnel

valiha

terme générique désignant les cithares, et plus spécifiquement la cithare tubulaire en bambou ou en raphia

zavamane (« objet qui sonne »)

terme générique désignant les instruments de musique

biographies

Germain

Randrianarisoa dit « Rajery »

Né dans un village Mérina proche d'Antananarivo, il est l'un des grands joueurs, facteur et pédagogue de *valiha* de la nouvelle génération. Privé accidentellement à onze mois des doigts de sa main droite, comme Django Reinhardt, il a surmonté son handicap en élaborant un style très rythmique et d'une grande ingéniosité harmonique et mélodique. Son quatuor original (cithare, guitare, basse et percussions) et ses chansons inspirées du *hira gasy* (mais enrichies d'influences très diverses) ouvrent la voie d'un néo-folk malgache où lyrisme personnel, polyphonie vocale et virtuosité instrumentale fondent une parfaite harmonie. Ses deux premiers CD *Dorotanety* et *Fanamby* (Label Bleu/Harmonia Mundi) amorcent la chronique passionnante d'un destin unique. Musicologue et musicothérapeute autant qu'artiste, Rajery offre au monde ce que l'héritage de ses ancêtres a de plus

essentiel : sa musique est un remède à tous les maux de la planète.

Troupe Tarika

Ramilison Fenoarivo

Né en 1934 (?) dans le petit village mérina d'Ambatokely, petit-fils et fils de *mpihiragasy*, il a appris à écrire « sur son bras » en composant ses premières chansons, et fait partie de la célèbre troupe Ramampierika Fenoarivo avant de former, en 1986, la sienne : Tarika Ramilison Fenoarivo, la plus fameuse des compagnies actuelles de *hira gasy*, aujourd'hui réunies en une confédération nationale dont Ramilison est le président. Il figure avec son groupe sur deux excellents disques récents : *Madagascar : Musique du Hira Gasy* (Buda / Universal) et le remarquable livre-CD *Parole d'ancêtre Mérina* (Éditions Anako).

Jaojoby

À 46 ans, sous sa moustache égrillarde, Eusèbe Jaojoby arbore le rire et le sourire les plus célèbres de Madagascar. Doté d'un

bagoût irrésistible, cet ex-journaliste de radio n'est pas seulement la superstar du *salegy* : il en fut le premier vrai chanteur, celui qui imposa sa voix face aux instrumentistes qui régnaient avant lui sur cette musique. Aîné de treize enfants, né catholique dans la région la plus musulmane de l'île, chanteur d'église puis de boîtes à légionnaires juste avant que les Français évacuent Diégo-Suarez, chanteur de soul pour marins saouls, chanteur de jazz au Hilton de la capitale pour sécher les cours de la fac de sociologie... la saga de Jaobjoby ressemble bien à un air de *salegy* ! Ses albums *Velono*, *E Tiako* et *Aza Arianao* (Indigo/Harmonia Mundi) forment un triptyque aux allures de tourbillon.

Kadiatse

D'une famille de pêcheurs-piroguiers Vezo, Jean de Dieu Kadiatse est l'un de ces musiciens semi-professionnels très sollicités chaque week-end pour les cérémonies de circoncision et de possession *tromba*. Fils et petit-fils d'accordéoniste,

il a débuté sur cet instrument en 1973, et s'est taillé une solide réputation dans sa ville natale de Tuléar. Jouant aussi bien de l'accordéon chromatique que diatonique, Jean de Dieu Kadiatse a enregistré notamment pour l'anthologie *Madagascar 2* du label allemand Feuer und Eis.

Vaovy

Né en 1948 à Ambovombe, en pays Androy, Jean Gabin Fanovona est, à l'image de sa musique, un personnage complexe, étrange, fascinant et tourmenté : (im)pur produit de cette région la plus contrastée du pays le plus métissé, dont les habitants refusent de choisir entre émigration forcée et tradition surpassée. Chef de chœur d'une église protestante après avoir créé à dix-sept ans le Groupe artistique de l'Androy, il a fait de Vaovy (dès 1974) un ensemble éclectique et électrique transformé par la suite en un conservatoire vivant, purement acoustique, de la polyphonie locale enrichie par l'harmonie

héritée de Bach : une musique qui ressemble – et n'a rien à envier – à celle des célèbres chorales sud-africaines comme Ladysmith Black Mambazo.

Daniel Tombo

Né à Toamasina (Tamatave) en 1947, il a été initié par son père dès l'âge de huit ans à l'art des *mpihosokas* (troubadours traditionnels Betsimisaraka), apprenant à jouer de la cithare sur caisse dans les cérémonies de possession *tromba*. Membre de la fameuse formation Petera Patrice à dix-sept ans, il a fondé avec sa femme Marcelline la Troupe Valiha en 1984, enregistrant et tournant régulièrement à l'étranger. En 1996, il a obtenu le Premier prix du Concours d'interprétation de Rakotazafy fondé en hommage à ce génial citharède dont Daniel Tombo s'inspire à la fois ingénieusement et librement comme le prouve son récent album *Toamasina Sérénades* (Buda / Universal).

D'Gary

Si l'idéal de la guitare est de ressembler à tout sauf à une guitare, de devenir cette source de liberté extrême qui partout dans le monde en a fait en cinq siècles la reine des instruments à cordes, D'Gary ressemble fort à ce que devrait être son roi. Depuis sa première « gratte » bricolée à quatorze ans avec des bouts de bois et des fils de nylon, jusqu'à sa superbe Dupont connectée depuis peu à un synthé Roland, ce fils de gendarme né en ville (Tuléar, dans le Sud-Ouest) mais petit-fils d'un pasteur Bara n'a jamais joué une note qui ne fût née de son imagination ou de ce qu'il appelle fièrement « l'héritage des cordes malgaches ». Guitariste de bal, accompagnateur des vedettes locales, il a commencé d'enregistrer en 1986 à Tamatave puis s'est installé trois ans plus tard à Tana. Après *Malagasy Guitar* (Shanachie, 1991), il a sorti trois albums chez Label Bleu/Harmonia Mundi : *Horombe*, *Mbo Loza* et *Akata Mezo*.

Feo-Gasy

Le groupe a été créé en 1995 autour du flûtiste Rakoto Frah par le chanteur et guitariste Erick Rafilipomanana, dit « Erick Manana ». Ce dernier (né en 1959) s'est formé dès l'enfance dans les chorales religieuses et un groupe de lycée pratiquant la polyphonie des Hauts-Plateaux – qui constitue le répertoire de base de Feo-Gasy. À vingt ans, Manana a déjà fondé, à Antananarivo, le groupe Lolo Sy Ny Taniry, avec lequel il part en France grâce au chanteur folk Graeme Allwright, dont il deviendra le guitariste en 1990. Installé à Bordeaux, il mène parallèlement une carrière de soliste, lauréat en 1994 du Prix Découvertes RFI.

groupe Lego-Haja Madagascar

Né en 1974 à Analava dans la région des Sakakava Boina au Nord-Ouest de l'île, Roméo Harivelo Andriamandresy, dit Lego, a remis en honneur l'accordéon dans le *salegy* moderne, où il avait été généralement remplacé par les claviers

électroniques. Multi-instrumentiste, il a été d'abord accordéoniste dans les cérémonies de possession *tromba*. Révélation du Festival Donia à Nosy-Be en 1997, le groupe Lego a obtenu un triomphe populaire l'an dernier au Coliseum d'Antsahamanitra, le plus vaste lieu de concerts de la capitale.

technique

régie générale

Olivier Fioravanti
Didier Belkacem (amphi)

régie plateau

Jean-Marc Letang
Éric Briault (amphi)

régie lumières

Joël Boscher
Valérie Griffon (amphi)

régie son

Bruno Morain
Gérard Police (amphi)